

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

la Côte, Platon,  
Dartre, Roumas

{ N'utilisez que l'Onguent de Pin Parfume }

Produits Français  
Journés par l'Académie de Paris.

Année - No 40

MONTREAL, 8 OCTOBRE 1898

JOURNAL A UN SOU

# Le Canard

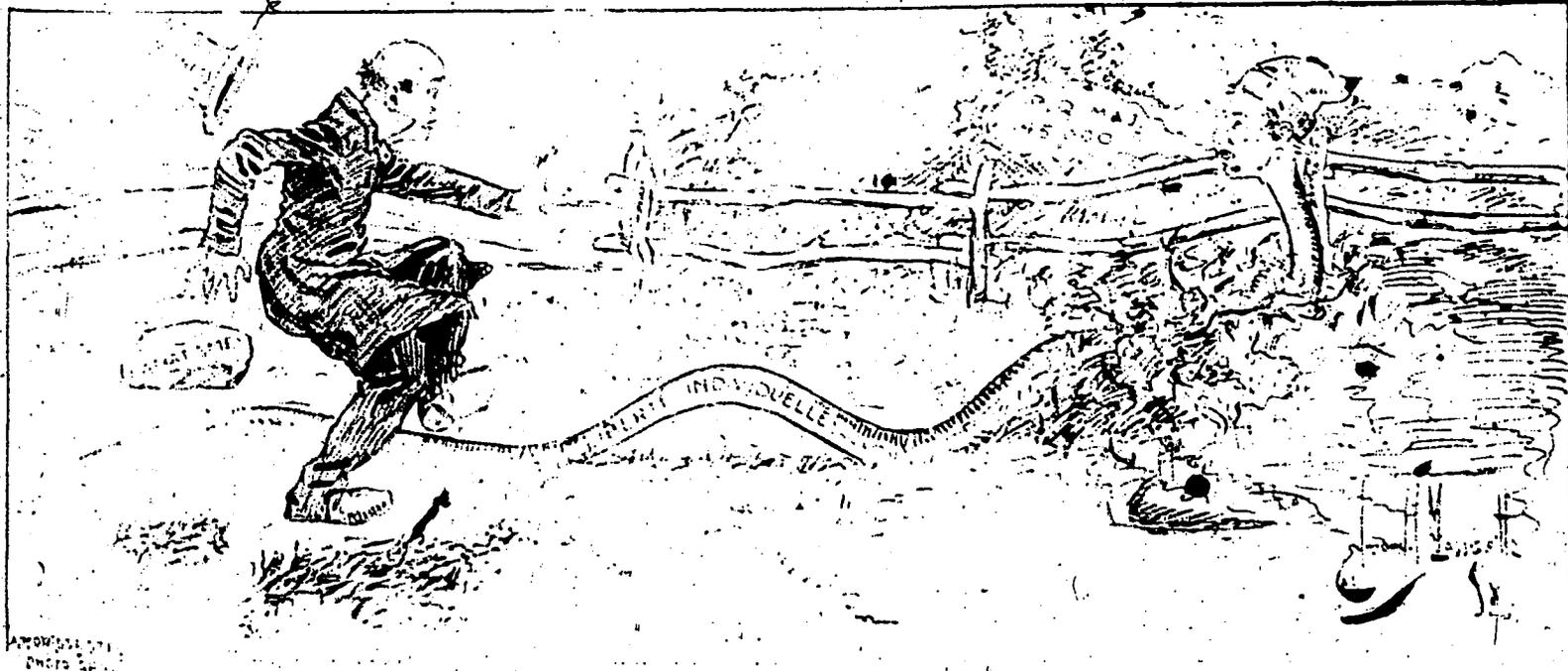
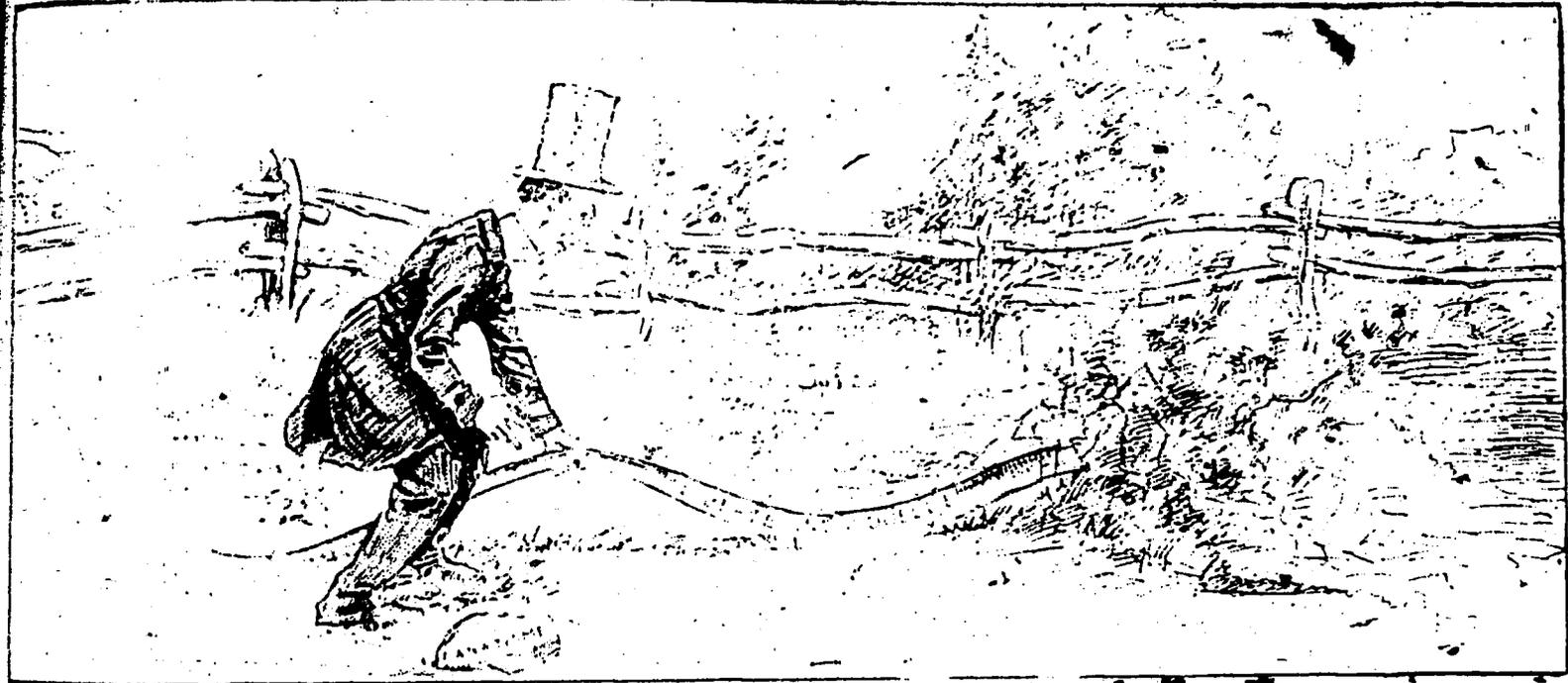
Humoristique — HERBOMADAIRE — Illustré

"Le vrai peut quel quefois n'être pas vrais sans blague." — BOIS L'EAU.

EN COLLETTION

H. BERTHELOT, Fondateur

BUREAUX: 139 Rue Ste-Elisabeth



## TRIBULATIONS D'UN PROHIBITIONNISTE

I

— Enfin ! je le tiens, le monstre. Je vais lui écraser la tête. Il doit être quelque part par là.

II

Malédiction ! Tant qu'il y aura des Canayens dans le pays, je n'en viendrai jamais à bout.

SI VOUS TOUSSEZ, Prenez le BAUME RHIMAL, 25 cts. la bouteille. Partout

FEUILLETON DU CANARD

LE CORRICOLO

IV

TOLEDO.

Au reste, l'impressario n'a pas seulement le droit pour lui, il a aussi la force. Il a à ses ordres un piquet de cavalerie et un peloton d'infanterie, un commissaire de police et un capitaine de place; des spires, des carabiniers, des gendarmes; pour envoyer immédiatement en prison les chanteurs qui s'aviseront d'avoir des caprices et le public qui oserait siffler sans raison.

Domenico Barbata, lui a donc régné d'une manière complète et absolue pendant l'espace de quarante ans. C'était un homme de taille moyenne, mais bâti en Hercule, la poitrine large, les épaules carrées, le poignet de fer. Sa tête était assez commune, et ses traits ne se piquaient pas d'une grande régularité; mais ses yeux pétillaient d'esprit, d'intelligence et de malice.

Goldoni l'avait prévu en écrivant "le Bourru bienfaisant." Excellent cœur, mais les manières les plus brusques, le caractère le plus violent et le plus emporté du monde. Il est possible de traduire dans aucune langue le dictionnaire d'injures et de gros mots dont il se servait à l'égard des artistes de son théâtre. Mais il n'en est pas un qui lui ait gardé rancune, tant ils étaient sûrs qu'au moindre succès, Barbata serait là pour les embrasser avec effusion; à la moindre chute, pour les consoler avec délicatesse; à la moindre maladie, pour les veiller nuit et jour, avec une tendresse et un dévouement paternels.

Partit d'un café de Milan, où il servait en qualité de garçon, il était arrivé à diriger en même temps les théâtres de Saint-Charles et de la Scala, et celui de Vienne, à régner sans contestation et sans contrôle sur le public italien et sur le public allemand, c'est-à-dire sur deux publics d'ont l'un passe pour être le plus capricieux et l'autre pour être le plus difficile de l'univers. Après avoir amassé son par son sa fortune, Barbata la dépensait noblement en prodigalités royales et en généreux bienfaits. Il avait un palais pour loger les artistes, une villa pour traiter ses amis, des jeux publics pour amuser tout le monde. Génie vraiment extraordinaire et instinctif,

n'ayant jamais su écrire une lettre ni déchiffrer une note, et tranchant avec un parfait bon sens aux fêtes le plan de leurs libretti, aux compositeurs le choix de leurs morceaux; doué par Dieu de la voix la plus criarde et la plus dissonante, et formant par ses conseils les premiers chanteurs de l'Italie; ne parlant que son patois milanais, et se faisant comprendre à merveille par les rois et par l'empereur, avec lesquels il traitait de puissance à puissance.

Aussi prenait-il ses engagements sur parole et sans jamais accepter la moindre condition. Il fallait se livrer à discrétion à Barbata. Il avait toujours sous la main de quoi récompenser largement et de quoi punir avec la dernière sévérité. Une ville se montrait elle-même accommodante à l'endroit des débuts, un public encourageait les débutants avec cette bienveillance qui tribue les moyen d'un artiste, un gouvernement ne lésinait-il pas trop sur la subvention, ville, public, gouvernement, étaient aussitôt dans les bonnes grâces de l'impressario; il leur envoyait Rubini, la Pasta, Lablache, l'élite de sa troupe.

Mais, si une autre ville, au contraire, se montrait par trop exigeante, si un autre public abusait de son droit de siffler acheté à la porte, si un autre gouvernement affichait des prétentions excessives, Barbata leur rachait le rebut de ses chanteurs, ses "chiens," comme il les appelait par une expression énergique; leur faisait écorcher les oreilles pendant une entière saison, et écoutait les plaintes et les sifflets des patients avec le même sang froid qu'un empereur romain assistant au spectacle du cirque.

Il fallait voir le noble impressario assis dans sa belle loge d'avant scène, en face du roi, un soir de première représentation, grave, impassible, se tournant tantôt vers les acteurs, tantôt vers le public. Si c'était l'artiste qui bronchait, Barbata était le premier à l'immoler avec une sévérité digne de Brutus, lui jetant un "Can de Dio!" qui faisait trembler la salle. Si au contraire, c'était le public qui avait tort, Barbata se redressait comme une vipère, et lui lançait à peine voix un "Fioli d'unavacca, voulez-vous vous taira! vous ne méritez que de la canaille! Si c'était le roi par hasard qui manquait d'applaudir à temps, Barbata se contentait de hausser les épaules, et sortait de sa loge en grommelant.

Barbata ne se fiait à personne du

soin de sa troupe; il avait pour principe d'engager le moins possible les artistes connus, parce qu'une réputation arrivée à son apogée ne pouvait plus que décroître, et qu'avec des talents célèbres il y avait plus à perdre qu'à gagner. Il aimait mieux les créer lui-même, et commençait d'ordinaire ses expériences "in anima vili."

Voici quelle était sa manière de procéder:

Il sortait par une belle matinée de mai ou de septembre, et se faisait conduire par son cocher dans les environs de Naples. Arrivé dans la campagne, il descendait de sa calèche, congédiait ses gens, et s'acheminait seul et à pied à la recherche de "l'ut" de poitrine. S'il rencontrait un paysan assez beau, assez bien tourné et assez paresseux pour faire un trésor, il s'approchait de lui, amicalement, lui posait la main sur l'épaule, et engageait la conversation à peu près en ces termes.

—Et bien, mon ami, le travail nous fatigue un peu, n'est-ce pas? nous avons à peine la force de lever la bêche?

—Je me reposais, "Esellenza".  
—Connu connu! le paysan napolitain se repose toujours.

—C'est qu'il fait une chaleur étouffante, et puis la terre est si dure!

—Je parie que tu dois avoir une belle voix; je ne connais rien qui soulage et qui donne des forces comme un peu de musique; si tu me chantaient une chanson?

—Moi, monsieur? Je n'ai jamais chanté de ma vie.

—Raison de plus: tu auras la voix plus fraîche.

—Vous voulez plaisanter?

—Non, je veux l'entendre.

—Et qu'est ce que je gagnerai à me faire entendre de vous?

—Mais peut être que, si ta voix me plaît, tu ne travailleras plus, je te prendrai avec moi.

—Pour domestique?

—Mieux que cela.

—Pour cuisinier?

—Mieux, te dis-je.

—Et pour quoi donc? demandait alors le paysan avec quelque défiance.

—Qu'est-ce que ça te fait? chante toujours.

—Bien fort?

—De tous tes poumons, et surtout ouvre bien la bouche.

Si le malheureux n'avait qu'une voix de baryton ou de basse-taille, l'impressario tournait lestement sur ses talons en lui laissant quelque maxime bien consolante sur l'amour du travail et le bonheur de

la vie champêtre; mais, s'il était assez heureux dans sa journée pour mettre la main sur un ténor, il l'emmenait avec lui et le faisait monter... derrière sa voiture.

Il ne gâtait pas les artistes, c'est lui-là.

S'agissait-il de louer un homme?

—Qu'est ce que tu veux, mon garçon? lui demandait-il. Tu as sa voix brusque et ton ton bouffon. Tu auras-à peine cinquante francs par mois, et tu commences des rouliers, pour passer, tu habites pour te faire inscrire, tu vi pour te régaler, tu demandes-tu davantage? Si tu n'as rien d'abord, et ensuite tu feras loi comme je te le dis, tu n'as rien. Hélas! ce temps-ci, on vendra qu trop tôt; tu as vu, tu as vu, la preuve, c'est que tu es engagé, tu as de l'intelligence, et la preuve, c'est que tu es un voleur. Attends donc, ça va bien, ça viendra en chantant, ça te donnera beaucoup, ça te donnera suite, tu feras, tu feras, tu feras tous les jours, tu perdras ta voix au bout de quelques semaines.

Avec les femmes, il raisonnait ment était beaucoup plus simple.

—Chère enfant, tu ne devrais pas un sou; c'est moi qui suis l'artiste qui dois me payer, et tu es le moyen de me payer, c'est toi, ce que tu pourrais agréablement naturel. Tu es, tu es, tu es talent, tu arrives, tu arrives, tu n'en a pas, tu n'en a pas, plus vite encore. Crois-moi, ça va remonter plus tard, ça va remonter, tu auras acquis un peu d'expérience. Si tu étais déjà mariée, tu te batsrait ou un peu, ça te réduirais à la misère.

Convaincus par ces raisons, si entraînantes, les artistes s'engageaient pour six mois, six mois, six mois; mais il y avait un seul moyen qu'après le premier trimestre ils devaient six mois de francs à un usurier. Alors, ils allaient payer leurs dettes, et le reste était volé.

Pendant son séjour à Naples on racontait, sur le grand impressario, plusieurs anecdotes qui peignent l'homme tout entier et donnent une exacte mesure de ses connaissances en musique.

Je ne sais plus qui, un marquis napolitain, dont l'influence était grande à la cour, avait recommandé une jeune fille comme ayant pour le théâtre la vocation la plus décidée, annonçant le

## INNOCENCE DE L'ENFANCE



I  
LE JEUNE. — Voulez-vous nous  
laisser mettre notre balançoire sous vos  
arbres ?  
— Oui mais vous allez me promettre  
de ne pas grimper dans mes pommiers.

II  
CHARLES. — On grimpera pas dans  
ses pommiers, hein. Pitié ?

III  
PIRE. — Non, non, on grimpera pas  
dedans.

Barbaia fit une  
moue siotative et enfonça ses  
deux mains dans les poches de sa  
veste dans une attitude qu'il pre-  
nait habituellement quand il ne  
pouvait donner un libre cours  
à sa colère.

— Vous tenez, mon cher, répli-  
qua le maître avec un air de suf-  
fiance, et se chauffait de plus en  
plus la tête. Un terrible impresario,  
c'est un véritable prodige !  
— Bien, bien ? quelle vienne de-  
main à midi.

Le lendemain, à l'heure dite, la  
débutante met sa plus belle robe,  
prend ses cahiers, et, flaquée de  
l'éternel panier que vous connais-  
sez, se présente au palais de Bar-  
baia.

Le directeur de l'orchestre était  
déjà au piano. Barbaia se prome-  
nait de long en large dans son sa-  
lon.

— Signe l'impresario, dit la vielle  
femme après une profonde ré-  
vérence, il est du devoir d'une mè-  
re, devant religieux et sacré, de  
vous avouer que cette pauvre en-  
fant, étonnée pure comme le cristal,  
et timide comme une colombe...

— Non, commençons mal, inter-  
rompit brusquement Barbaia ; au  
théâtre, il faut être effrontée.

— Ce n'est cependant pas que je  
veuille entendre..., reprend la mè-  
re de sa voix la plus meillouse,

Mais l'impresario, lui tournant le  
dos, s'approcha de la jeune fille et  
lui dit d'un ton passablement im-  
patient :

— Voyon, ma chère, que veux tu  
me chanter ?

Il aurait tutoyé la reine en per-  
sonne.

— Monsieur, balbutie la jeune  
fille, devenue rouge jusqu'au blanc  
des yeux, j'ai la prière de "Norma."

— Comment, malheureuse ! s'é-  
crie Barbaia d'une voix tonnante ;  
après la Ronzi, oserais-tu aborder  
la prière de "Norma" ? Quelle au-  
dace !

— Je chanterai, si vous le préfé-  
rez, la vaine du "Barbier."

— La cavatine du "Barbier" ?  
après la Fodor ! Quelle indignité !

— Pardon, monsieur, dit la jeu-  
ne fille en tremblant ; j'essayerai la  
romance du "Saulé."

— La romance du "Saulé" ? après  
la Malibrant ! Quelle profanation !

Alors, il ne me reste plus que  
des solfèges, reprend la pauvre dé-  
butante presque en sanglotant.

— A la bonne heure ! Va pour les  
solfèges !

La jeune fille essuie ses larmes,  
la mère lui glisse à l'oreille un mot  
de consolation, l'accompagnateur  
l'encourage ; bref, elle s'en tire à  
merveille. Jamais solfèges n'a-  
vaient été mieux exécutés.

La physionomie de Barbaia s'é-  
claircit, son front se déride, un  
sourire de satisfaction erre sur ses  
lèvres.

— Eh bien, monsieur, s'écrie la  
mère avec la plus grande anxiété,  
que pensez-vous de ma fille ?

— Eh ! madame, la voix n'est pas  
mauvaise, mais du diable si j'ai  
pu comprendre un seul mot !

Une autre fois (on était en plein  
hiver) ; on répétait un opéra nou-  
veau, et les chanteurs chargés des  
premiers rôles, désolés de quitter  
leur édredon, étaient toujours en  
retard. Barbaia, furieux, avait  
juré la veille de mettre à l'amende,  
pour faire un exemple, le premier

qui ne se trouverait pas à l'heure.  
fut-ce le ténor ou la prima donna  
elle-même.

La répétition commence, Bar-  
baia s'éloigne un peu vers le fond  
d'une coulisse pour gronder le ma-  
chinateur ; tout à coup, les voix se  
taisent, l'orchestre s'arrête, on at-  
tend quelqu'un.

— Qu'y a-t-il ? s'écrie l'impresario  
en se précipitant vers la ram-  
pe.

— Rien, monsieur, répond le pre-  
mier violon.

— Qui est-ce qui manque ? Je  
veux le savoir.

— Il manque un *vo.*

— A l'amende.

Tout cela n'empêche pas que  
Domenico Barbaia n'ait créé La-  
blache, Tamburini, Rubini, Don-  
zelli, la Colbron, la Pasta, la Fo-  
dor, Donizetti, Bellini, Rossini lui-  
même : oui, le grand Rossini !

Les plus grands chefs-d'œuvres  
du maître souverain ont été com-  
posés pour Barbaia, et Dieu seul  
peut savoir ce qu'il en a coûté au  
pauvre impresario de prières, de  
violences et de ruses pour forcer  
au travail le génie le plus libre, le  
plus insouciant, et le plus heureux  
qui ait jamais plané au beau ciel  
de l'Italie.

J'en citerai un exemple qui ca-  
ractérise parfaitement l'impresario  
et le compositeur.

### V

#### OTELLO

Rossini venait d'arriver à Naples  
précédé déjà par une grande répu-  
tation. La première personne  
qu'il rencontra en descendant de  
voiture fut, comme on s'en doute

bien, l'impresario de St Charles.  
Barbaia alla au-devant du maestro  
les bras et le cœur ouverts, et, sans  
lui donner le temps de faire un pas  
ni de prononcé une parole :

— Je viens, lui dit-il, te faire  
trois offres, et j'espère que tu ne re-  
fuseras aucune des trois.

— J'écoute, répondit Rossini avec  
un sourire que vous savez.

— Je t'offre mon hôtel pour toi  
et pour tes gens.

— J'accepte.

— Je t'offre ma table pour toi et  
pour tes amis.

— J'accepte.

— Je t'offre d'écrire un opéra  
nouveau pour moi et pour mon  
théâtre.

— Je n'accepte plus.

— Comment ! tu refuses de tra-  
vailler pour moi ?

— Ni pour vous ni pour person-  
ne. Je ne veux plus faire de mu-  
sique.

— Tu es fou, mon cher.

— C'est comme j'ai l'honneur de  
vous le dire.

— Et que viens-tu faire à Na-  
ples ?

— Je viens manger des macaro-  
ni et prendre des glaces. C'est  
ma passion.

— Je te ferai préparer des glaces  
par mon limonadier, qui est le  
premier de Toledo, et je te ferai  
moi-même des macaroni dont tu  
me diras des nouvelles.

— Diable ! cela devient grave.

— Mais tu me donneras un opé-  
ra en échange ?

— Nous verrons.

— Prends un mois, deux mois,  
six mois, tout le temps que tu dé-  
sires.

— Va pour six mois.

— C'est convenu.

— Allons souper.

(A suivre.)



**LE CANARD**

Journal Humoristique Hebdomadaire

Publié par la Cie du journal LE CANARD  
139 rue Ste-Elizabeth, Montréal.

**ABONNEMENT**

Un an (pour tout le Canada et États-Unis)  
50 cts. Strictement payable d'avance.

**TARIF NET DES ANNONCES**

**CONTRATS POUR UN AN**

1,000 à 2,000 lignes	34	So la ligne
2,000 à 5,000 "	31	"
5,000 à 10,000 "	27	"
10,000 à 25,000 "	23	"

**ANNONCES A COURT TERME**

1re insertion 10c la ligne  
2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e, 10e, 11e, 12e, 13e, 14e, 15e, 16e, 17e, 18e, 19e, 20e, 21e, 22e, 23e, 24e, 25e, 26e, 27e, 28e, 29e, 30e, 31e, 32e, 33e, 34e, 35e, 36e, 37e, 38e, 39e, 40e, 41e, 42e, 43e, 44e, 45e, 46e, 47e, 48e, 49e, 50e, 51e, 52e, 53e, 54e, 55e, 56e, 57e, 58e, 59e, 60e, 61e, 62e, 63e, 64e, 65e, 66e, 67e, 68e, 69e, 70e, 71e, 72e, 73e, 74e, 75e, 76e, 77e, 78e, 79e, 80e, 81e, 82e, 83e, 84e, 85e, 86e, 87e, 88e, 89e, 90e, 91e, 92e, 93e, 94e, 95e, 96e, 97e, 98e, 99e, 100e

Les annonces sont tolérées sur Aravis  
à réclamation comptant double.  
Publicité spéciale : 25 p.c. extra.

Adresses toute correspondance ou envoi  
d'argent, timbres, etc.

LE CANARD,  
Montréal, Canada.

C journal est vendu aux agents 8 cts. la  
Cassette, payable tous les mois.

MONTREAL, 8 OCTOBRE 1898

**NOS GRAVURES**

C'est la deuxième fois en soixante  
ans que la Province de Québec, — le  
Canada français, — sert de rempart à  
la liberté dans ce pays.

En 1837, nos pères ont revendiqué  
nos libertés politiques sur le champ  
de bataille, et en 1898, nous avons  
revendiqué notre liberté individuelle  
dans les bureaux de votation.

Les héros illustrés, par L. O. Da-  
vid, prenaient leur "p'tit coup," et  
cela ne les a pas empêchés de rem-  
placer l'oligarchie d'alors par le gou-  
vernement responsable.

Les Canadiens d'aujourd'hui ne  
sont pas tous des héros, mais le  
"p'tit coup" qu'ils aiment à prendre  
ne les a pas empêchés de faire savoir  
aux fanatiques, par 50,000 voix de  
majorité, qu'on ne mène pas des hom-  
mes comme un troupeau de bêtes de  
somme.

Si les autres provinces sont habi-  
tées par des gens qui ont besoin d'un  
bâton d'homme de police ou d'une  
cellule de prison, pour se maintenir  
dans des bornes raisonnables, qu'elles  
votent toutes les lois qu'elles vou-  
dront; nous n'avons rien à y voir.

Nous ne leur demandons qu'une  
chose: c'est de nous laisser tran-  
quilles.

M. Fisher, avec son abstinence  
laïque et obligatoire, est aussi ridicule  
que le serait M. Laurier, s'il profitait

de sa position, pour proscrire le rosbif  
et rendre la soupe aux pois obliga-  
toire.

Qu'on ne vienne pas m'objecter  
qu'il n'y a pas de comparaison à faire  
entre les spiritueux et ces deux mets;  
que les spiritueux sont délétères, tan-  
dis que le rosbif et la soupe aux pois  
sont des aliments bienfaisants.

Une expérience de cent cinquante  
ans et une récente statistique sur la  
natalité dans Ontario, nous prouvent  
d'une manière péremptoire que la  
soupe aux pois est autrement hygié-  
nique, autrement morale et autre-  
ment patriotique que le rosbif.

**PLEBISCITE**

Afin de connaître le sentiment pu-  
blic sur un certain nombre de ques-  
tions d'un intérêt primordial pour la  
société, LE CANARD a préparé un  
plébiscite qui aura lieu le 29 octobre  
1898. Les questions sur lesquelles les  
électeurs seront appelés à se pronon-  
cer sont les suivantes:

1. Quel est votre poète fa-  
vori?
2. Quel est votre prosateur  
favori?
3. Quelle est la meilleure  
préparation pour faire  
pousser les cheveux?
4. Quelle est votre opinion  
sur les droits d'auteurs?
5. Pouvez-vous disposer de  
quatre ou cinq piastres?
6. Que pensez-vous de la  
peine de mort?
7. Que feriez-vous avec de  
la zélée de groseilles qui  
ne voudrait pas geler?

Le vote se prendra en la manière  
ordinaire. La seule différence entre le  
dernier plébiscite et celui-ci, c'est que  
les gens voteront n'importe où et aussi  
souvent qu'ils voudront.

N.B. — Les personnes chauves  
n'ont pas droit de vote sur la troisième  
question, ni celles du sexe sur la cin-  
quième.

**RACE SUPERIEURE**

Le *Witness* doit bien se dire que la  
province d'Ontario s'en va chez le  
diable.

Les tramways marchent le diman-  
che, le nombre des prohibitionnistes  
décroit, le taux de la natalité diminue,  
soixante-treize élections ont été con-  
testées devant les tribunaux, vingt-  
quatre compromis ont eu lieu dans une  
seule journée, les constables votent,  
les cochons du gouvernement sont  
malades, etc., etc.

Ces pauvres Ontariens ont de la  
chance d'être Anglais, car sans cela  
l'organe des Pères Dougall et Chini-  
quy, leur en chanterait de belles

**La Conférence**

Québec, 3 octobre 1898.

M. Jos. Allard,  
Cassier du CANARD,  
Montréal.

Cher monsieur, — Vous serez peut  
être surpris de recevoir de mes nou-  
velles sitôt; vu que je n'avais pas  
promis de vous écrire, lors de mon  
départ de Montréal.

Mais je prends la plume pour vous  
faire à savoir que les commissaires  
canadiens et les commissaires améri-  
cains s'amuse beaucoup à mes dé-  
pens, et j'espère que la présente vous  
trouvera de même.

Vous serez peut être étonné de re-  
cevoir mon compte avant que j'aie  
rien envoyé pour le journal, mais je  
vous expliquerai cela à mon retour.  
J'avais d'abord pensé à ne pas me  
badrer de cela avant d'être revenu à  
Montréal, mais je m'aperçois que  
j'aurai beaucoup de difficulté à m'y  
rendre si je ne reçois pas que réponse  
favorable par retour du courrier.

A mon arrivée dans la vieille capi-  
tale je me suis trouvé lancé dans le  
tourbillon mondain, et j'ai passable-  
ment attiré l'attention sur ma per-  
sonne par mes manières polissées.

Je n'ai encore rien écrit pour le  
journal, mais je rassemble des maté-  
riaux qui feront ouvrir les yeux au  
pays. Je traiterai ouvertement et sans  
détours toutes les grandes questions  
nationales, sans m'occuper sur qui  
tomberont les coups.

La sincérité est la plus grande de  
mes qualités, et vous me pardonnerez  
de vous en faire l'aveu dans la pre-  
mière lettre que je vous écris, car je  
ne crois pas qu'il y ait dans toute ma  
personne quelque chose qui provoque  
autant mon admiration que cette sin-  
cérité.

Les commissaires partent, revien-  
nent, renouvellent connaissance et les  
waiters commencent à avoir l'air fati-  
gué.

Depuis mon arrivée j'ai été très  
lancé dans la société et c'est une des  
raisons pour lesquelles j'ai écrit très  
peu et que je ne vous ai pas envoyé  
ce que j'ai écrit.

Hier après-midi, ma montre accusait  
3.50 et ma bourse 1.20. Depuis cette  
constatation j'ai la tête plus libre et  
la société me laisse plus de loisir.

J'ai d'abord songé à demander une  
place de messenger, mais j'ai craint de  
nuire au prestige du journal et j'ai  
préférez vous écrire une petite lettre  
amicale pour vous faire savoir que je  
suis en parfaite santé et vous deman-  
der de voir au petit compte ci-inclus.

Quand vous m'enverrai mon chèque,  
dites-moi franchement si vous croyez  
qu'il vaut mieux que je reste ici tant  
que siégera la commission.

Je sais par ce que j'ai entendu  
que les commissaires aimeraient  
garder, mais je ferai ce qui sera  
mieux dans l'intérêt du journal.

J'ai vu lord H. H. H. hier soir,  
mais il était entouré de  
courtisans et je n'ai pu lui parler  
comme je l'aurais voulu. D'ailleurs  
je ne sais pas si j'aurais osé  
m'avancer le langage que je désire  
ferme, et je le regrette de ne pas  
céder, surtout.

Voilà tout, monsieur.

JEAN L.

Loyer d'appartement  
faire honneur  
Pour faire honneur  
muck tart  
ditto

Pour un chapeau  
boutons de  
l'intérêt du  
Prête à un  
Québec de  
pouvait ne  
clété

Plumes et encre  
Allranchissement  
Chars électri-  
Blanchissage

journal  
Amende pour  
res" à un  
lait que je  
influence  
la politique  
Frais, ditto  
Deux con-  
Six repas à  
Pastilles pour  
l'intérêt du

Total

Je resterais  
ce que je  
table.

P. L.

**L'amour et l'argent**

Lui (avec passion) — Dites-moi  
vérité c'est ma vie qui se  
sépare?

ELLE (d'une voix glaciale) — O  
Lui (avec une âme d'espérance)  
J'avoue que je suis pauvre, et ma  
père aussi, malheureux, mais j'  
un vieil oncle très riche et célibataire  
Il souffre de rhumatisme et ne peut  
pas vivre longtemps.

ELLE (avec ravissement) — Que vous  
êtes bon! Comme j'aime  
Quand me le présenteriez-vous?

**PRENEZ LE BAIN DE PIN PARFUM**

Pour la cure des maladies  
graves de Sang et de la Peau.

Tel. Bell...  
" Marchands; 298



**Correspondance**

Montréal, 25 Sept 1898.

Mon cher CANARD,

Comme je te l'ai promis, voici l'histoire et l'aventure du vieux garçon célibataire, si amoureux d'une grisette de la rue Ste-Catherine entre la rue... P. et M. Commerson d'abord par le fait d'un portrait de ce lion. Imagine-toi un second Tom Pouce, mesurant 6 pouces de jambes et le restant à l'avenant, excepté les bras qui sont plus longs que les jambes; un cou court; une tête de sambo; des lèvres comme la défunte reine des Zoulous; des dents couleur du charbon de maît; des mains semblables à celles de Joe Mauffrand:

Le dimanche il porte un collet de crêpe, auquel prend une cravate bleu ciel, à sa boutonnière, une rose jaune aux pétales gigantesques et ce n'est pas tout, une canne tirée des branches des Cedres du Liban. Tu peux concevoir, cher ami, si c'est un véritable Apollon du 20ème siècle. Tu dois sans doute le connaître, car il est populaire parmi les gens par semaine de l'endroit.

Voici comment ce Pandore tomba amoureux d'une jolie grisette, servante chez un docteur bien connu de la même rue. Il y a à peu près 3 mois, le Dr W... engageait cette fille pour faire la cuisine et vaquer aux soins du ménage: un beau matin notre Pandore l'aperçut, il la trouva si charmante, qu'il faillit en crever, et pendant plusieurs semaines, à la porte de son magasin, il se pavait agitant son mouchoir, toussant, crachant, faisant le roue, etc. Enfin, un heureux hasard amena la jeune fille à son magasin, pour acheter du lait. Tu ne pourrais dire ce qu'il fit; et bien, sur le champ il lui déclara sa flamme et lui offrit d'en faire sa femme. La jeune fille répondit tout simplement, que d'un vieux ragaton comme lui, elle n'en voulait pas. Mais lui, loin de se décourager, lui envoya un bouquet accompagné de cette poésie:

Mademoiselle,  
Que vous êtes belle,  
Que je voudrais,  
Sur vos attraits,  
Vous si charmante,  
Que je voudrais  
Sur vos attraits,  
Pouvoir dépasser,  
Un doux baiser.  
Vos grands yeux bleus,  
Plus beaux que les ciels,  
Mettent mon âme,  
Tout en flamme.

Lorsque je vous vois;  
Que j'entends votre voix;  
Il me semble assister à un concert  
[d'anges,  
Auxquels tu mêlerais ta voix divine  
[Eglanges.

Loin de l'attendrir, cela la rendit furieuse, sur quoi elle répondit:

Monsieur,  
— Si il vous plaît, ne faites donc plus gémir votre lyre de vos vers qui puent, cessez d'en écrire, de vos impromptus, j'en suis repus, daignez garder vos perles et vos fleurs, qui empestent ma chambre.

Votre dévouée,  
M. M. M.

Ce fut le grand coup pour son cœur, et ce fut bien pis, lorsqu'il la vit se promener au bras de son rival devant sa résidence, et maintenant la nuit on entend une voix pleine de larmes chanter cette romance:

Sans ton amour, vois-tu Mad'leine,  
Je n'pourrai pas vivre ben longtemps.  
Non, j'n'y tiens plus, j'meurs à la peine,  
Faut qu'ça m'emporte avant l'printemps.

Crois-moi, Mad'lon, crois moi  
Mad'leine.

C'est déchirant de l'entendre.  
Oh; cher CANARD, toi, si sympathique à ceux qui souffrent, daigne dans les colonnes de ton prochain numéro le consoler pas de douce paroles.

Vous tous qui braillez,  
Venez, je vous consolerez.

La semaine prochaine je t'enverrai une correspondance amoureuse, entre un monsieur de la rue St-Christophe et une demoiselle de la rue St-Denis.

Au revoir cher CANARD,  
JEAN EUGÈNE MAROIN.

**Entre bonnes amies**

STELLA—Tu as dû trouver très ennuyeux d'aller en cour rendre témoignage. Qu'as-tu répondu quand ils t'ont demandé ton âge?

EMMA—Je l'ai donné... trente ans.  
STELLA—Trente ans... Et tu n'as pas été condamnée pour mépris de cour?

**ALLONS Y GAIEMENT**

Les chaleurs sont passées et voilà la saison des fêtes revenue. C'est le temps d'aller faire une visite à M. Allard 401 Craig.

Les huitres, les cigares, les fruits y sont de première qualité. Les repas sont servis à toute heure du jour et de la nuit dans des salons confortables. Cabinets particuliers pour dames.

M. Allard vend en gros et en détail. Commandes livrées à domicile sous le plus bref délai.  
Tel. Bel. Main : 65.

**AUX RHUMATISANTS :**

Offrez-leur un flacon d'Huile de Pin Parfumé et vous aurez leur reconnaissance éternelle.

**A LA GUERRE COMME A LA GUERRE**

J'entendais l'autre jour deux individus discuter sur la part prise par la garde nationale aux journées de juin 1848.

—Règle générale, disait l'un, elle a déployé un sang-froid et une bravoure dignes de vieux soldats.

—Règle générale, c'est possible, répondait l'autre; mais il y a eu des exceptions... et, pour ma part, j'en connais une.

—Citez-la.

—Volontiers. J'habite, comme vous savez, une rue peu éloignée du foyer de l'insurrection. Le vendredi 23, dès les premiers symptômes de désordre, l'autorité militaire considérant ce point comme un poste important à défendre, l'avait fait occuper par une compagnie de garde nationale, cent hommes à peu près, y compris le tambour. Tout alla bien jusqu'au début de la fusillade. Mais quand la poudre se mit à parler dans le voisinage, le capitaine commença à pâlir, et prenant son lieutenant à part:

—Mon cher, lui dit-il, j'ai quitté depuis si longtemps la maison que ma femme doit être mortellement inquiète. Je cours la rassurer, et je reviens dans un quart d'heure; faites-moi le plaisir de prendre le commandement jusqu'à mon retour.

—Très bien, capitaine, comptez sur moi.

Le capitaine disparaît.

Cependant les coups de fusil se rapprochent, l'insurrection gagne visiblement du terrain. Le lieutenant s'adresse à son tour au sous-lieutenant:

—Tel que vous me voyez, je n'y tiens plus, je meurs de faim. Commandez pour cinq minutes à ma place, le temps de casser une croûte, et je suis ici.

Sur ce, il s'esquive, sans attendre même la réponse de son subordonné.

Celui-ci fait d'abord assez bonne contenance, mais à la vue d'une civière emportant un blessé, la venette le prend, et, à l'instar des chefs, il délègue, sous un prétexte en l'air, ses pouvoirs au sergent-major, lequel s'en démet en faveur du plus ancien sergent, qui les repasse à un camarade, si bien que, de sergents en caporaux, et de caporaux en chasseurs, il ne reste simplement au poste que le tambour.

—A la bonne heure au moins! interrompt l'auditeur, voilà un brave...

Attendez donc... que le tambour — avec les baguettes dessus.

**HOTEL JACQUES-CARTIER**  
Cet hôtel, remis sur le pied d'autrefois, vient d'être réouvert par J. B. Bureau et Cie. Déjà l'excellent service a su attirer une clientèle nombreuse. Nous invitons nos lecteurs à faire une visite au nouvel hôtel.

**HOTEL BIENDEA**

La maison par excellence pour les touristes. Balcons et terrasse. Vastes salons, chambre richement meublées. Service de première classe.

En face de l'Hôtel-de-Ville et du Palais national.

A quelques pas des bateaux et des gares de chemins de fer.

38 et 60 Place Jac-Cartier

JOS. BIENDEA

50 YEARS' EXPERIENCE

**PATENTS**

Scientific American

MUNN & Co. 361 Broadway New York

**Librairie FAUCHILLE**

1712 RUE Ste-CATHERINE

En vente à des conditions exceptionnelles. Nouveau Larousse Illustré, ouvrage de référence, toutes les semaines, en 10 fascicules tous les deux jours.

Une spécialité de modes, pris également la mode Nationale, tous les Lundis, et qui donne toutes les nouvelles pour 5 cts le numéro un patron de mode naturelle.

Toute personne qui prendra un abonnement de un an 6 mois ou 4 mois, recevra 3 mois gratuitement.

Toutes commandes de 10 francs et au-dessus, trois semaines d'avis.



**LE CORSET P & A 206**

Comme étant le plus solide et le plus confortable. C'est le seul corset fait à double couture et posé de trois aciers sur les côtés; de plus ces aciers sont solidement retenus par des crochets rivés à chaque bout. Le P & A voilà le corset idéal. Demandez-le et insistez pour l'avoir.

PRIX \$1.00  
E. JOLY, Agent.

Si vous êtes atteint de Rhume,  
Opouelcho ou Bronchites

# Prenez le SIROP de PIN

Produits Français  
couronnés par l'Académie  
de Paris.

## TRADUCTION SOIGNEE

Nos compatriotes des Etats-Unis,  
habitués avec le jargon des reporters  
américains, liront avec intérêt la tra-  
duction suivante d'anglais et français  
d'une nouvelle télégraphique, avec les  
cotes de rigueur.

### MURDER MURKLE.

Le tueur habitait dans les hauteurs,  
dans une maison de madame Marie,  
au 121 — Marie — maintenant — Le  
compromis — maintenant sur la justice.

Tout était fini —  
Mère Marie — elle avait travaillé le  
soir.

Elle était — chapeaux dans le  
salon.

Marie, sa tante, faisait son kid  
— toutes les fois — un beau jag  
— soudainement — autres tenants de  
— maison — devenaient vides

— le bruit, — petite chantaient  
— divers — Après le bal est  
— et — l' — fille en bleu.

— le terminant — un damné bruit,  
— Jean — et il monta l' —  
— avec — Louis, Edouard et  
— Cardus.

— Avec des — terribles ils se jure  
— pour la — habitant dans l' —  
— avec — bateaux.

— "Fais —" elle exclama en  
— regardant.

— "Quel —" sanglante," s'écria  
— la — comme elle hurla le  
— pour — de Jean Baptiste qui  
— visage.

— "Prenez — auteuse de vices  
— s'écroula — sur la terre  
— morte de —

— "Maintenant — le kid," cria  
— Edouard.

— A ce moment — le petit — ses  
— lèvres et — à hummer "La  
— maison de — Murphy."

— Tous les — éclatèrent en  
— larmes.

— "J'ai entendu — cette tune la — quand  
— un garçon — dit Claudius.

— "Moi —" pleurait Louis, qui  
— avait — vingt ans, puis chacun  
— tomba sur — de l'autre pleurant  
— terriblement.

— Le Temps — reporter — accompagna la  
— police à l' —

— Il y aura — l'exécution, n'est-ce  
— pas?

— Chacun — sans combattant.

— Le tueur — leur enfance venant de  
— la bouche d'un enfant, avait touché  
— leurs cœurs.

— Le Temps — est toujours en évidence.

— Nous sommes le peuple.

— Et n'oubliez pas.

— LA VÉRITÉ EST :

— Que l'efficacité et l'économie  
— sont personnifiées par le Savon  
— de Pin Parfumé. 10 cts la  
— barre partout.



## TUG OF WAR

— Les autres — tirer à la corde — mais les autres — aussi. Per-  
— sonne ne — l' — Heureusement que la corde est presque cassée.

## L'ART DE VIVRE VIEUX

— Voulez-vous vivre vieux? Eh bien,  
— le secret — de vous marier. C'est  
— le moins le conseil que donne à ses  
— clients et au public, le docteur Swartz,  
— de Berlin, dans une brochure bien  
— documentée qu'il vient de faire paraître  
— et dont on s'occupe pas mal de l'autre  
— côté du Rhin.

— Le médecin allemand ne se base  
— que sur des statistiques officielles, et il  
— faut reconnaître qu'interprétées stric-  
— tement elles ne manquent pas d'élo-  
— quence. Au surplus, voici les chiffres  
— donnés :

— La mortalité entre les âges de trente  
— et quarante cinq ans de 18 pour cent  
— chez les gens mariés. Chez les céliba-  
— taires, elle s'élève à 27 pour cent. Sur  
— deux cents personnes qui atteignent  
— l'âge de quarante ans, il y en a 127 de  
— mariées et seulement soixante quinze  
— de non mariées.

— Et la proportion va en augmentant  
— avec les années. Ainsi à l'âge de soi-  
— xante ans, on compte vingt deux céliba-  
— taires contre quarante huit hommes  
— mariés. A soixante-dix ans, il y a  
— onze célibataires contre vingt sept  
— mariés. Enfin sur douze personnes  
— de quatre-vingt dix, neuf sont ou ont  
— été mariées.

— Quand à atteindre l'âge de cent ans  
— un célibataire n'a guère le droit d'y  
— compter. En effet, sur cinquante cen-  
— tenaires, il y a trente-neuf mariés,  
— veufs ou veuves.

— Ce livre — devrait être défendu dans  
— Ontario. Car si nos voisins appren-  
— nent qu'en se mariant ils en ont pour  
— jusqu'à 100 ans, ils ne se marieront  
— plus du tout.

## DROLERIES

— Entre garçons :  
— Tu ne vois pas qu'il faut que je  
— tire cette salle aujourd'hui.  
— Encore une *salle d'affaire* pour toi.

— Au restaurant :  
— Garçon, trois côtelettes, dont  
— une saignante, les deux autres égale-  
— ment.

— L'acteur. — Il y avait ce soir là une  
— cabale qui devait me siffler, hurler...  
— Je parlais... cinq minutes après l'on  
— eût entendu voler une mouche.  
— Ah ! tout le monde était parti !

— Qui vous a amené ici ? deman-  
— dait l'aumônier d'une prison centrale  
— à un condamné nouveau venu.  
— Une question d'opinion, monsieur  
— l'abbé.

— Comment cela ?  
— Je prétends que je suis innocent,  
— et le jury a soutenu que j'étais cou-  
— pable.

## JE SUIS UN PEU GRISE

— Le grand succès de Mme Dattigny, au Parc  
— Sohmer. Demandez le No 92 du *Passe-  
— Temps*. En vente partout, 5 cts. Dans le  
— même numéro : un morceau de piano et deux  
— chansons françaises avec accompagnement.  
— Abonnement, avec prime, \$1.50 par année.  
— Adresse : le *Passe-Temps*, Montréal.

— A la Cour du Recorder :  
— Je jure de dire la vérité, toute la  
— vérité, rien que la vérité.

— Que savez-vous ?  
— Rien.

— Flic. — C'est une chose terrible de  
— sentir que le monde doute de votre  
— parole !

— Floc. — Oh oui ! Surtout quand vous  
— savez vous-même que vous mentez.

— Maison bourgeoise :  
— Eh ! bien, Jean, vous n'avez pas  
— encore fini ? Quand j'étais jeune, j'en  
— faisais le double et plus vite.

— Jean (philosophe). — Une preuve de  
— plus que notre race dégénère.

— Compensation :  
— Eh bien, monsieur le député, l'bu-  
— reau de tabac que vous m'aviez pro-  
— mis ?

— Impossible, mon pauvre ami,  
— mais si vous voulez un cigare ?

— X..., un Harpagon du plus beau  
— sac, vient de tomber malade de la  
— pierre.

— Tiens ! fait V..., son cœur est  
— tombé dans sa vessie.

— Pour une charade, on propose le  
— mot bouquin.

— Comment faire bouc ?  
— Nous prendrons un homme marié,  
— fait une jeune fille.

— L'économie avant tout.  
— Un vieux paysan est sur le point de  
— mourir, mais la maladie traîne en  
— longueur. Son fils fatigué, se retire,  
— en laissant une bougie près du ma-  
— lade.

— Avant de partir :  
— Papa, quand vous serez pour  
— mourir n'oubliez pas de souffler la  
— chandelle.

— Mot d'usurier trompé une première  
— fois :

— Un jeune viveur — Ainsi vous vou-  
— lez vous venger de moi ?

— L'usurier — Oh ! oui.

— Le jeune homme — Alors... ceil pour  
— ceil..., sang pour sang !

— L'usurier (effrayé) — L'œil ! jamais !  
— Pas ceil pour ceil ! mais cent pour  
— cent ! A la bonne heure !

## VICTOIRE ! VICTOIRE !

— La guerre est finie à Cuba, mais  
— elle ne fait que commencer à  
— Montréal et FRED. DUBOIS avec son  
— restaurant, No 60 RUE ST GABRIEL,  
— est en train de battre tous ses ri-  
— vaux.

— Il les battait depuis longtemps  
— par la qualité de ses liqueurs et de  
— ses cigares, et il les bat maintenant  
— par la richesse de son installation,  
— l'excellence du service et la noir-  
— ceur de son nègre.  
— Allez tous lui faire une visite.

